

LA SENTINELLE

Journal antialcoolique paraissant le 10 de chaque mois

ABONNEMENTS
 Pour la France, 1 abonnement, un an. 1 fr.
 — — — — — 3 — — — — — 2,50
 — — — — — 10 — — — — — 8 »
 Ces abonnements peuvent être servis à des adresses différentes.
 Pour l'Étranger, 1 abonnement, un an. 1,50
 A partir de 3 abonnements servis à la même adresse, même prix qu'en France.

RÉDACTION
ALBIN LAFONT
 10, Rue Lanterne, à LYON

ADMINISTRATION
AUSSENAC-BÉNÉZECH
 à MAZAMET (Tarn)

Toute personne qui, à l'expiration de son abonnement, ne refuse pas le journal est considérée comme réabonnée

ABONNEMENTS SERVIS A LA MÊME ADRESSE
 12 Abonnements, 1 an. 7,50 | 75 Abonn. 1 an 30 »
 25 — — — — — 12 » | 100 — — — — — 36 »
 50 — — — — — 21 » | 200 — — — — — 60 »
 Ces abonnements peuvent être faits pour le nombre de mois qu'on veut.
 Anciens Numéros dépareillés 1 fr. la cent, port en sus
Annonces, la ligne..... 0,50
 Pour les annonces un peu importantes, traiter de gré à gré

OPINIONS DES MÉDECINS SUR L'ALCOOL

Encore les ravages de l'Alcoolisme

Si l'on jette un coup d'œil sur les superbes affiches élégamment coloriées qui ornent les coins les plus apparents des rues de nos grandes villes, on est tout d'abord frappé de leur diversité, autant que de leurs pittoresques illustrations. Et puis, si on les examine de plus près, il se trouve que cette infinie variété de formes ne répond, en somme, qu'à l'uniformité de but la plus absolue : ce n'est que de la réclame, réclame pour le feuilleton du journal à un sou, pour la pièce de théâtre à la mode, plus souvent encore pour une nouvelle liqueur — un nouvel apéritif encore ajouté au nombre infini de tous ceux qui garnissent les murs des débits. De temps à autre, il est de ces affiches trop indécentes, dont on est obligé de défendre l'affichage. Mais on laisse placarder des mensonges criants comme celui-ci, que je ne puis voir sans frémir, « Absinthe bienfaisante ».

Essayez si vous le voulez les bienfaits de cette liqueur soi-disant bienfaisante — absinthe ou autre, ce seront les mêmes pernicieux effets. Toujours le même empoisonnement, se manifestant par les mêmes signes.

L'expérience en est facile à faire. Il n'est point nécessaire de laboratoires à l'installation coûteuse, ou d'essais sur d'innocents animaux sacrifiés ensuite. Regardez seulement ceux qui en usent journellement, et ne peuvent se passer de leur apéritif, quel qu'il soit. Ils vous seront la vivante démonstration que les bienfaits de ces produits industriels sont singulièrement relatifs. Ce n'est d'ailleurs pas seulement sur les trottoirs des cafés de nos grandes villes que vous voyez, à heure fixe, ces gens attablés savourant un liquide quelconque.

Il y a quelques années, pendant mon service militaire, j'avais été appelé à suivre, en qualité de médecin auxiliaire, les manœuvres que certains bataillons effectuent chaque été dans la montagne, sur la frontière italienne. Si pauvre ou désolé que fût le village où nous campions, toujours nos hommes y trouvaient soit de l'absinthe, soit un alcool quelconque ; et là même où il n'y avait ni villages, ni habitants, l'industriel chargé des substances apportait encore et vendait aux troupiers les alcools qu'il était défendu au cantinier de leur fournir. C'est dire qu'il n'est pas de milieu où l'alcoolisme n'ait aujourd'hui pénétré.

Mais nulle part les ravages ne sont plus visibles que dans les villes. Pour vous en convaincre, faites avec moi le tour d'une des salles de nos hôpitaux, et voyez le nombre d'alcooliques que nous y rencontrons. Prenez un malade presque au hasard, demandez-lui s'il est un buveur, presque certaine-

ment il vous affirmera que non ; vous continuez à lui parler, vous lui demandez son métier, il est manoeuvre, ou charretier, ou forgeron, peu importe ; vous l'interrogez de plus près, avec insistance, sur ses habitudes, il finira par vous avouer qu'il boit 2 ou 3 litres de vin par jour aux repas, qu'en dehors des repas il est bien obligé aussi de se désaltérer. Le métier est dur et dessèche le gosier, et puis, il faut bien boire un verre avec le comestible de temps en temps. Cet homme est donc bien un alcoolique, malgré ses dénégations. Alors il arrive qu'une affection qui pour un homme solide et bien constitué eût été insignifiante, acquiert un degré particulier de gravité chez cet individu vieux avant l'âge, débilité et empoisonné, dont l'alcool a rendu tous les organes plus faibles et moins résistants. Ou bien il est entré à l'hôpital pour une maladie qui paraissait insignifiante et il traîne indéfiniment sans pouvoir revenir complètement à la santé. Ou bien, à la suite d'un accident, il s'est fracturé un membre, une jambe, je suppose, mais son corps est mal nourri et l'os brisé ne peut pas arriver à se consolider ; il est resté trois mois, six mois dans un appareil, et la fracture est aussi mobile que le jour de son entrée à l'hôpital. Le chirurgien alors juge qu'une opération est devenue nécessaire. On l'apporte à l'amphithéâtre et les aides essaient, mais en vain, de l'endormir. L'éther ou le chloroforme agit et se débat entre leurs mains et ne peut même plus bénéficier de cette admirable découverte grâce à laquelle un autre eût vu, sans souffrances, subir l'opération la plus épouvantable. Et ce ne sont pas des choses qui arrivent une fois par hasard ; elles se renouvellent presque chaque jour.

Je termine par un dernier fait que j'ai observé il y a quelques jours à peine. Deux frères, alcooliques invétérés l'un et l'autre, occupent les lits voisins d'une même salle d'hôpital. L'un a 37 ans, l'autre 26 ou 27. Ils sont malades depuis longtemps.

Tous deux sont amaigris et leur visage indique la souffrance. Ils ont beaucoup bu l'un et l'autre et maintenant il est trop tard pour songer à se corriger. Ils n'ont plus que peu de temps à vivre. L'un a le foie malade, l'autre est atteint d'une affection des reins. Ni l'un ni l'autre ne peuvent manger et leur estomac brûlé par l'alcool supporte à peine le lait. Les grandes fonctions de l'économie ne peuvent plus s'accomplir, ils vont dépérissant de plus en plus. L'un d'eux me promettait bien un matin de ne plus recommencer à boire, mais il était trop tard ; et quelques jours après nous trouvâmes, au moment de la visite, que leurs deux lits étaient vides. Les deux frères étaient morts presque ensemble, jeunes encore l'un et l'autre, des suites de leur ivresse. Et tel est le sort de tout buveur, s'il ne se corrige pas lorsqu'il en est encore temps, avant que tous ses organes

soient atrophiés et sclérosés, et ne soient plus en état d'entretenir la vie, avant que son intelligence ne soit amoindrie et sa volonté incapable de lutter contre la passion.

D^r CH. DE RICHEMOND.

Tant qu'on ne parviendra pas à soustraire la classe ouvrière à la funeste influence de l'alcoolisme, on ne résoudra qu'imparfaitement la grande question sociale.

L'Évêque de Montauban.

LE CORPS ET L'ÂME

La croyance à l'essence supérieure de l'âme s'est bien affaiblie depuis quelques années.

Et de fait la plupart des hommes d'aujourd'hui agissent et pensent de telle manière qu'on se demande vraiment s'ils ont une âme immortelle et s'ils sont autre chose en réalité qu'un animal perfectionné.

La vie des sens a pris tant de place en eux, que tout est subordonné à ceux-ci et que l'âme prisonnière du corps est réduite au rôle de servante.

Toutes leurs occupations ont pour but des satisfactions matérielles. Ils ne travaillent que pour le corps, pour le nourrir, l'abriter, le parer ou en satisfaire les passions. Et dans l'éducation qu'ils donnent à leurs enfants, ils ne cherchent à fortifier que les facultés qui leur permettent de se faire une existence matérielle plus facile. On s'occupe avec soin de la santé, de l'intelligence, de l'instruction des jeunes gens afin de les rendre plus aptes à affronter la lutte pour l'existence, mais on ne s'applique pas à développer en eux l'amour du bien et de la justice et à les rendre plus forts contre leurs mauvais penchants.

Il semble que le corps soit tout, l'âme rien. Pourtant la fin tragique à toute existence ici-bas démontre chaque jour l'inanité d'une vie consacrée aux choses matérielles.

Dans quelques années, l'âme abandonnera le corps comme on abandonne un vêtement hors d'usage et de ce corps tant aimé et tant choyé, il ne restera qu'un peu de matière puante qu'on aura hâte d'aller enfouir profondément dans la terre. Pauvre vie, quelle pauvre vie que celle qui n'est vécue que pour le corps !

On ne fait rien pour l'âme. Et cependant l'âme, souffle vital, est le tendant de l'homme, volonté, intelligence, affections. Si vous voulez en connaître le prix mettez-vous en présence du corps quand elle l'a quitté ; contemplez ces membres raidis, ce front glacé, cet œil éteint, cette bouche muette et vous comprendrez en voyant ce qui manque à ces tristes restes pour qu'ils puissent être un homme vivant ce que c'est qu'une âme.

Et cette âme plus précieuse que tout, on ne se demande pas même ce qu'elle deviendra quand elle aura rompu son enveloppe d'argile.

Peut-on penser qu'elle sera heureuse après une vie consacrée aux choses qui lui sont le plus préjudiciables, après une vie livrée aux « convoitises charnelles font la guerre à l'âme » ?

Il ne peut se faire que l'homme ne récolte que ce qu'il a semé. S'il travaille pour la vie matérielle, les résultats de toute son existence se réduiront un jour à rien. S'il sème pour la chair il arrivera un moment où il ne restera de cette chair qu'un petit tas de pourriture que rongeront des myriades de vers. Espérance vaine, puis travail et douleur avec une fosse au bout, voilà le bilan d'une existence uniquement occupée des choses sensuelles.

On s'étonne ensuite que dans une société aussi matérialiste que la nôtre il y ait tant de désespérés, tant d'âmes endolories, et qu'en ce siècle finissant qui a donné le jour à de si merveilleuses découvertes, on se tienne tant de croquer !

Avez-vous rencontré parfois un de ces malheureux qui ont gaspillé leurs forces dans une vie de plaisir ?

Pour eux la Providence avait été prodigue, force, beauté, intelligence, richesse, leur avaient été données ; ils pouvaient avec cela obtenir le maximum de bonheur qu'un homme puisse avoir sur la terre. Ils ont choisi la vie des sens ; ils ont voulu jouir, et maintenant à bout de forces, vieillissant avant l'âge, ruinés, leur cœur est rempli d'amertume, ils sont dégoûtés de tout et l'existence leur est à charge. Même au milieu de leurs plaisirs, quand on les avait crus heureux, leur cœur était triste parce que la matière ne peut satisfaire les désirs du cœur.

Existence gaspillée, vie perdue que la leur. « Celui qui sème pour la chair, moissonne de la chair la corruption ». Mais avant que la corruption soit complète, il récoltera beaucoup de tristesse. A des degrés divers toute existence, en est là. Et cette existence ne mérite pas d'être vécue, parce que la somme des douleurs y surpasse trop la somme des plaisirs ; elle est une folie, et ceux qui n'en connaissent pas d'autre ont raison de la trouver incompréhensible.

Heureusement que Dieu n'a pas voulu abandonner l'homme à cette misérable condition. Il lui a envoyé Jésus-Christ qui a « mis en évidence la vie et l'immortalité ». Quiconque vient à Lui d'un cœur sincère apprendra à connaître la vraie vie, celle qui produit la quiétude de l'âme et qui conduit à l'immortalité. Il apprendra que c'est folie de vivre pour le corps afin d'en satisfaire les désirs, qu'il y a une façon plus utile d'orienter son existence en s'attachant à Celui qui aimait à s'appeler lui-même le Fils de l'homme et qui fut vraiment l'homme parfait. Il s'efforcera de suivre ce divin modèle et apprendra dans sa communion à aimer ce qu'il a aimé et à haïr ce qu'il a haï. Il « sèmera pour l'Esprit afin d'hériter de l'Esprit la vie éternelle ».

Albin LAFONT.

LA PREMIÈRE TENTATION

Un jour, raconte une dame américaine, j'entrai dans un magasin pour acheter de la dentelle. Une très aimable jeune fille me servit. Ses manières distinguées, son joli visage plaisaient beaucoup et invitaient chacun à acheter d'une façon presque irrésistible.

Elle me coupa un mètre et demi de la dentelle et de la mousseline que j'avais choisis, enveloppa le tout avec beaucoup de grâce et me tendit le petit paquet. Involontairement j'éprouvais pour elle un grand intérêt et n'allai que malgré moi dans une autre partie du magasin pour acheter des rubans. Quand je voulus les mettre avec le reste et que j'ouvris le petit paquet, à mon grand étonnement, il ne s'y trouva plus que la mousseline. En vain je cherchai la dentelle sur la table et dessous : on ne pouvait la trouver. Je me hâtai de retourner vers la jeune fille qui m'aida vainement à les chercher. Ma réclamation attira l'attention du propriétaire du magasin, qui m'avait entendue, examina les vendeuses, et leur dit d'un ton dur : « Venez avec moi, cette dame vous attendra ! »

La pauvre jeune fille devint rouge pourpre et le suivit. Quelques minutes après, on me pria de monter. Mon cœur battait fort. Le propriétaire avait justement été appelé au dehors, et je me trouvai seul avec Marie, qui se couvrait le visage de ses mains et sanglotait convulsivement. La dentelle était sur la table.

Je ne puis dire quelle douleur s'empara de moi. Il m'était impossible de dire une parole. Elle tomba à mes pieds et joignit les mains.

— « Pardonnez-moi, me dit-elle d'un air suppliant. J'ai trouvé la dentelle si jolie et si facile à cacher que j'ai succombé à la tentation.

Elle s'inclina vers moi, comme si elle cherchait auprès de moi aide et protection.

— Où est votre mère lui demandai-je ?
— Ma mère est morte. Oh ! comme elle m'a encore sérieusement recommandé de rester toujours honnête. Croyez-moi, c'est la première fois que je commets un vol.

— Et votre père ?
— Il rentre chaque soir ivre à la maison. Alors je suis partie et j'ai trouvé une place ici.

En ce moment, le marchand rentra.
— C'est une triste affaire, dit-il ; je me suis laissé éblouir par votre jolie figure et vos manières élégantes.

— Mais c'est la première fois, dis-je. Laissez-la venir avec moi, je veux la garder.

— Non, reprit-il durement ; elle a été engagée par moi. Une fois est toujours la première fois, et cela porte préjudice à la réputation de ma maison. Il faut que je donne un exemple sévère, car tous mes employés le savent déjà.

La dureté de cœur de cet homme me révolta et je m'en retournais profondément affligée. Je ne pourrais pas porter ma dentelle. Quelques jours après, je retournai au magasin, où je m'informai en vain de la jeune fille. On me dit qu'elle était dans une maison de correction. J'obtins la permission d'aller la voir, et je la trouvai travaillant à la machine. Elle rougit profondément quand elle me vit et ses mains tremblèrent. « Que vous êtes bonne de venir me voir ! » dit-elle d'une voix faible.

« Oh ! je dois rester ici pendant six mois, pour terminer mon engagement avec M. N. Si je me conduis bien jusque-là, alors je serai libre. C'est une grâce d'avoir ainsi été punie. C'est une leçon que je n'oublierai jamais.

— Et vous ferez votre devoir, Marie, dis-je. Puisse le Seigneur vous assister, mon enfant. Dans six mois, je viendrai vous prendre et alors vous demeurerez avec moi.

Traduit par L. DUBOIS.

La faim regarde à la porte de l'homme sobre, mais elle n'ose pas entrer.

CE QUE COUTENT

Les Boissons Alcooliques

EN FRANCE

Les ivrognes coûtent cher à la Société. M. Paul Raymond s'est attaché à relever dans les hôpitaux de Paris le nombre des alcooliques invétérés qui ne peuvent ni manger, ni dormir, ni travailler, et qui sont condamnés à mourir à brève échéance. Il résulte de cette statistique que chaque hôpital à consultations (il y en a 13 à Paris) reçoit en moyenne 62 de ces intoxiqués chaque mois, à peu près autant de femmes que d'hommes ! Soit 800 intoxiqués, soit 10,000 non valeurs de par l'alcool en une année. Ces non-valeurs non-seulement ne rapportent rien à la société, mais lui coûtent en moyenne 300,000 journées d'hospitalisation, soit 900,000 fr. auxquels il faut ajouter une somme égale que ces alcooliques ne gagnent pas.

EN ALLEMAGNE

On calcule qu'en ces dernières années, il s'est consommé en Allemagne 1,500 millions de marcs de bière, 600 millions d'eau-de-vie, 400 millions de vin ; et cela ferait par tête environ 50 marcs et en tout 2 milliards et demi ! Avec cette somme, l'armée qui coûte si cher pourrait être quintuplée, on aurait encore de l'argent de reste. Et si l'on construisait des habitations ouvrières à 3,000 marcs chacune, on pourrait loger annuellement 800 mille familles, et leur faire cadeau de leur maison. Le peuple allemand donne au roi Alcool plus que le budget des malades, des assurances pour les accidents, la vieillesse et le soin des invalides, et que les dépenses pour l'instruction publique tout ensemble. Mais ces réflexions s'appliqueraient aussi à la France.

EN SUISSE

D'après une évaluation récente, présentée dans une conférence d'instituteurs à Genève, la consommation des boissons alcooliques, en Suisse, représente une dépense annuelle de 180 millions de francs soit 60 francs par tête d'habitant. Cela fait une somme neuf fois plus que le budget militaire fédéral, et plus du double que tout le budget de la Confédération.

Avec ce que coûte un vice on élèverait deux enfants

Qui est mon Prochain ?

Pour gagner le cœur de ceux qui se perdent, il ne faut pas seulement de bonnes paroles, des exhortations, mais il faut aussi le don personnel de notre être, de notre amour, de notre temps. Nous le voyons une fois de plus par cette histoire que nous empruntons au *Messenger évangélique* :

Un orateur des réunions de tempérance fit cette observation dans un de ses discours : Les femmes, elles aussi, peuvent faire beaucoup pour le relèvement des buveurs. Une auditrice que dominait avec puissance l'amour du Christ, prit cela à cœur, et résolut de faire une tentative sur un buveur qui habitait le voisinage. Elle alla le voir, et le trouva seul. Sa femme était partie depuis quelques jours pour aller voir des parents. Il en avait profité pour s'enivrer à satiété, et maintenant il était assis, malade et misérable sur son lit. Il avait besoin de soins, mais il n'avait personne à qui il osât s'adresser. Quand il vit la jeune fille entrer sur la porte l'étonnement et la honte lui coupèrent la parole. Cependant, elle lui parla avec bonté et cordialité : — « Je vois que vous êtes très souffrant M. D. ; ne voudriez-vous pas venir dans notre maison et boire une tasse de café ? »

C'étaient là les premières paroles aimables que le malheureux eût entendues depuis longtemps, n'ayant au contraire entendu que d'aigres réprimandes, d'amers reproches, et même des moqueries. Il fit d'abord quelques objections, en jetant un regard sur son vêtement sale et déchiré, mais il promit enfin de venir.

La jeune fille retourna à la maison pour lui préparer du café. Un instant après il arriva, et vraiment si bien lavé, peigné et ses habits en partie raccommodés, qu'elle n'en fut pas peu étonnée. L'heureux succès qui avait jusque-là couronné ses efforts, l'engagea à le poursuivre plus loin. Elle s'assit à la table, lui donna du café, lui offrit du beurre et du pain, qu'il mangea de bon appétit, et elle attendit une nouvelle occasion de lui adresser une bonne parole.

Cette occasion se présenta bientôt comme d'elle-même. Après que son voisin eut mangé et bu, il la remercia de tout son cœur, et dit en pleurant : — « Comment est-il possible que vous ayez pu être aussi aimable envers un misérable tel que moi ? Quand vous êtes venue me voir, j'étais dans un tel état de découragement si déplorable que je songeais à m'ôter la vie ! »

— Hélas répliqua-t-elle ; maintenant, j'espère que dans l'avenir vous ne songerez à rien de semblable ! Et elle commença à s'adresser franchement à sa conscience, à lui représenter son malheur temporel et éternel, auquel il s'était livré par la boisson et à l'engager à entrer dans le sentier étroit de la vie.

Les larmes roulaient en abondance sur ses joues pâlies, pendant qu'elle lui parlait. Il lui donna raison en tout, puis il ajouta : « Je vous remercie pour vos bonnes exhortations, souvent j'ai été étonné de voir que les chrétiens ne m'adressaient jamais une parole. Je pensais qu'ils devaient me regarder comme perdu sans rémission puisqu'aucun d'eux ne m'engageait à chercher

le salut de mon âme. Ce que vous venez de me dire, je ne l'oublierai jamais.

Le même soir il contracta l'engagement de ne plus boire aucune boisson spiritueuse, et il a fidèlement tenu parole. Mais ce qui vaut encore mieux que cela, il est devenu un chrétien, et il s'est montré tel jusqu'à sa mort.

Traduit de l'Ami des Travailleurs, par L. DUBOIS.

Les bons domestiques.

Monsieur entre à l'improviste dans son cabinet et trouve son domestique en train d'allumer un de ses meilleurs cigares.

Il ne peut s'empêcher de remarquer :

— Jean... je suis vraiment surpris...

— Oh ! pas tant que moi, Monsieur, répond Jean sans sourciller, je vous croyais bien sorti !

Un prodige en mathématiques

M. Chauncey Depew est-il à la maison demanda un jeune garçon vêtu d'un costume léger et en désordre en entrant dans les bureaux de la Cie du chemin de fer New York Central, dit le *Journal* de New York.

— Pas justement en ce moment, répondit un commis, en regardant du haut en bas son interlocuteur qui portait un bouquet à la boutonnière. Que voulez-vous à M. Depew ?

— Je voudrais travailler pour cette compagnie de chemin de fer.

— Toutes les positions désirables sont occupées, répondit le commis : le surveillant général fait bien son travail et les directeurs s'en tirent à la satisfaction de tous.

— Qui est-ce qui est à la tête du département où se font tous les chiffres ? demanda le jeune garçon.

— Le président du comité des directeurs, mon fils.

— Mais je veux parler des comptes du bureau.

— Vous cherchez probablement M. Carstensen, le contrôleur.

Le jeune homme se rendit auprès du contrôleur Carstensen et demanda une place. Il était porteur d'une lettre de recommandation où l'on déclarait qu'il était maître en mathématiques et un calculateur éclair. Le contrôleur lut la lettre et toisa son visiteur.

— Quel âge avez-vous, lui demanda-t-il ?

— J'ai eu seize ans le 20 de ce mois.

— D'où venez-vous ?

— J'arrive de l'Albany.

— Avez-vous jamais travaillé dans quelque bureau de chemin de fer ?

— Je n'ai jamais travaillé dans aucun bureau.

— Que pouvez-vous faire ?

— Compter, c'est tout.

— Vous désirez donc une place de comptable ?

— Je ne sais comment vous l'appellez ; mais j'aimerais compter. Si vous voulez m'essayer, donnez-moi seulement quatre chiffres à multiplier par quatre autres. Si je ne vous donne pas le résultat en moins d'une seconde, j'ai perdu la partie. Je puis

Feuilleton de *La Sentinelle*

Comment je contractai

L'HABITUDE DE PRISER

Et comment je la perdis

Priseur de dix ans. — Le tabac et le pain. — Passion tyrannique. — Mon esclavage dure quarante ans. —

Histoire de John, le fumeur.

— Je brûle mon idole.

— Liberté !

Ce fut pendant mon séjour dans la ravissante petite ville de Seyssel où s'écoula la plus grande partie de mon enfance, que vint se greffer sur mon précoce penchant pour le vin, le funeste défaut de « priser ».

J'avais alors dix ans à peine.

Les vices s'enchaînent et ne se détruisent pas, a dit un auteur célèbre. Je devais justifier par ma conduite honteuse pendant près d'un demi siècle, la vérité de cet aphorisme. Abusant du vin, je ne pouvais man-

quer d'abuser aussi de la poudre de Nicot. Celle-ci devint pour moi l'objet d'une passion aussi tyrannique que celle de l'alcool.

Comme je buvais en cachette, ainsi que je l'ai relaté dans le premier chapitre des « Mémoires d'un Ivrogne », il m'arrivait fréquemment d'être plongé dans une sorte d'engourdissement, conséquence naturelle de mes excès clandestins.

Ma bonne mère, qui ignorait mes larcins vinicoles, se montrait inquiète de cet état anormal et sa tendresse maternelle s'ingéniait à y trouver un remède. Aussi en parlait-elle souvent avec mes amis et nos voisins quand nous respirions l'air frais du soir, ensemble assis devant la vieille maison seigneuriale de M. de Vansse que nous habitons à cette époque.

Comme dans « Le malade imaginaire » de Molière, chacun donnait alors son avis, et indiquait un remède qu'il prétendait infallible. Jacques le tailleur, notre voisin, indiqua un jour le sien après avoir préalablement donné son diagnostic dont voici le résumé :

Ma santé était trop forte, mon visage rouge, enflammé le prouvait surabondamment ; ma corpulence plus qu'ordinaire à mon âge en était une autre preuve certaine ; partant mon sang, épais, lourd, ne circulait que difficilement et restait en permanence

dans les vaisseaux de la tête ce qui me prédisposait au sommeil.

Il fallait tout simplement, ajoutait l'excellent homme, pour remédier à cet état de choses, me faire aspirer de temps à autre une demi-prise de tabac, afin de provoquer des étournements qui faciliteraient la circulation du sang.

Ce remède fut doublement « prisé », c'est le cas de le dire, par tout l'auditoire qui l'approuva sans réserve.

Alors, en guise de conclusion, notre ami Jacques fit circuler sa tabatière largement ouverte, dans laquelle chacun des assistants plongeait plus ou moins profondément l'index et le pouce de la main droite. Cédant à la gracieuse invitation qui m'était faite, je suivis l'exemple qu'on me donnait et quelques secondes s'étaient à peine écoulées que je démontrai la vertu du remède en me livrant à une interminable série d'atchs sonores.

Le premier pas était fait dans la carrière du priseur que je devais parcourir pendant environ quarante années de mon existence.

A partir de ce jour j'eus constamment dans ma poche, dans un cornet de papier soigneusement clos, quelques grammes de tabac à priser, et soit à l'école, soit à l'église — j'étais alors enfant de chœur — j'usai du remède préconisé par le voisin Jacques.

Puis, avant d'atteindre ma douzième année,

je devins propriétaire d'une mignonne queue-de-rat (1).

J'avoue qu'au début je n'osais prendre mon remède ouvertement, je le faisais en cachette, dissimulant autant que possible le geste, mais ne pouvant pas toujours étouffer les résultats de l'aspiration. Il m'arriva plus d'une fois de répondre par un étournement intempestif aux répliques d'oremus de M. le Curé, alors que je l'assistais à la messe.

Voilà comment je commençai la vie la tabatière à la main, ou pour mieux dire avec un deuxième boulet rivé aux pieds, car ce penchant nouveau fut pour moi la cause de bien de désagréments, d'ennuis, même de faiblesses coupables, qui me causaient des regrets sérieux.

C'est ainsi que, quelques années après, à Chalons-sur-Saône, j'eus à subir en rougissant les réprimandes de ma bonne tante Marie qui, lors de mon entrée à l'école supérieure, me remontra combien j'allais prêter au ridicule avec ce qu'elle appelait ma « bête de manie ». « Hé quoi ! me disait-elle, que diront tes camarades quand ils te verront, si jeune encore, avoir cette habitude de vieux ! » Je compris alors les inconvénients de cette « manie », mais il était trop tard pour la perdre, le pli était déjà pris.

(1) Tabatière en écorce de bouleau dont le couvercle est soulevé à l'aide d'une petite lanterne de cuir.

additionner quatre colonnes de chiffres et ne jamais faire de faute.

Le contrôleur de cet important bureau devint intéressé. Il lui donna à résoudre les problèmes les plus difficiles en addition, soustraction, multiplication et division. Il appela alors soixante commis pour assister aux exécutions remarquables du jeune paysan aux cheveux ébouriffés et au bouquet à la boutonnière.

— Vous commencerez à travailler aujourd'hui, lui dit-il, et j'élèverai votre gage tous les mois.

Allred Blum, le jeune homme en question, est un prodige en fait de calcul. Il est né dans l'Albany. Depuis l'âge de quatre ans il a montré une aptitude pour les mathématiques qui est devenu un rare talent. Jusqu'alors il avait vendu des journaux dans l'Albany et soutenu ainsi sa famille. Son père étant malade, c'est lui qui a pourvu à l'entretien de plusieurs jeunes enfants. Son attachement à son devoir lui a acquis l'amitié de chacun, et ceux qui connaissent son dévouement et ses sacrifices lui ont fourni toutes les occasions possibles de tirer parti de son admirable talent. Il a donné des exhibitions publiques de computation lesquelles ont été payées par ceux qui s'intéressaient à son bien-être.

Extrait.

Quelques méfaits du vin

Chers lecteurs, remontez avec moi quelques années après le déluge, nous trouvons Noé, premier vigneron connu, plantant des cepages de vigne, faisant ensuite du vin. Il goûta à celui-ci le trouva bon et en but jusqu'à s'enivrer, à perdre la raison et à devenir ainsi un objet de dérision pour l'un de ses fils.

Plus tard Hérode donnant à ses courtisans un festin où étaient prodigués les vins les plus exquis, perdit encore ses facultés morales et fit un vœu absurde, irréfléchi dont le résultat fut la décapitation de saint Jean-Baptiste, le grand abstinant, précurseur de Jésus-Christ.

Si nous consultons l'histoire profane, nous y trouverons de nombreux exemples des méfaits du vin. Je me borne à citer le fait suivant :

Astyage roi Mède, qui vivait 500 ans environ avant Jésus-Christ, s'enivra aussi dans un festin qu'il avait donné et fut repris par l'exemple de son petit-fils, Cyrus. Celui-ci chargé de fournir, le lendemain, la table des vins les meilleurs, n'y goûta pas contrairement aux exigences de l'étiquette. Ceux qui pourvoyaient aux mets et aux boissons chez les rois ou princes, étaient forcés en effet de goûter à tout à la vue des convives.

Astyage, remarqua que Cyrus ne se conformait pas à cette coutume et lui en fit l'observation. Cyrus répondit à son aïeul : « Hier à un festin semblable vous aviez trop bu de ce vin et vous étiez tous chanceux et prêts à commettre des actes regrettables ; je ne veux donc pas vous imiter et voilà pourquoi je ne bois pas de vin, mais de l'eau.

Je me borne à citer ces trois faits et j'en conclus que le vin n'étant nullement indispensable, il vaut mieux pour l'homme qui risque de se griser, de s'abstenir de

cette boisson comme de toutes celles qui contiennent de l'alcool.

P. J. VERNIER.
Instituteur public.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS

La centenaire de Lille. — Madame veuve Carlier, née Mahy, est entrée récemment dans sa centième année. Elle est née à Lille, le 29 frimaire an V (19 décembre 1796). D'une sobriété peu commune, Madame Carlier n'a jamais bu une goutte de vin et ne boit, non plus, ni bière, ni café. Elle prend de l'eau, du lait et parfois du thé. Elle est parvenue à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans, sans avoir jamais été malade, ce n'est que depuis quelques mois que sa santé s'est altérée. Détail curieux : Madame Carlier-Mahy, qui n'a jamais eu d'enfants, compte parmi ses ancêtres un négociant surnommé le père Quarante-Deux, qui dans la première moitié du dix-huitième siècle, fit baptiser quarante-deux enfants à l'église Saint-Etienne. Quand Louis XV vint à Lille, il exempta de toutes tailles et impôts le chef de cette nombreuse famille.

L'explorateur Nansen dont il a été beaucoup question ces derniers temps, pratique, paraît-il, l'abstinence totale des boissons alcooliques. Il y a quelques années il s'était mis à dormir en plein air, dans la neige, enveloppé dans un sac de peau, afin de voir s'il pouvait vraiment courir les chances du voyage qu'il projetait de faire au pôle nord. Dans ces circonstances, on aurait pu s'attendre à ce qu'il se réchauffât intérieurement par quelques gorgées d'eau-de-vie. Or, c'est ce qu'il évitait de faire, non pas pour des motifs de l'ordre moral, mais tout simplement pour des raisons de l'ordre hygiénique. Il a accompli son dernier voyage d'exploration sans boire une goutte d'alcool. C'est du moins ce qu'une conférencière de la Tempérance, Miss Florence Bagnard, affirmait l'autre jour dans un discours prononcé en Angleterre.

La reine Victoria abstinente. — Un journal anglais annonce que la reine Victoria n'a pas, depuis trois ans, bu une seule goutte d'alcool : ce n'est pas uniquement pour faire plaisir à ses sujets teetollars que la souveraine pratique cette rigoureuse abstinence ; elle s'y serait vue forcée par des attaques répétées de rhumatisme.

L'alcoolisme en Normandie. — Deux médecins, MM. Troudot et Brunon, se sont livrés à des recherches minutieuses sur les progrès de l'alcoolisme en Normandie et spécialement à Rouen. Le premier de ces messieurs a même poussé sa curiosité d'enquêteur jusqu'à se faire garçon de café, et même de cabaret, pour servir dans les débits où viennent s'empoisonner les ouvriers du port. Il a observé, il a pris des notes, il nous arrive avec des chiffres et

ces chiffres sont effrayants. Des débardeurs qu'on nomme « les soleils » gagnent de cinq à sept sous par heure, soit une journée moyenne de trois francs. Là dessus ils dépendent de quatre à huit sous de nourriture ; le reste passe en boissons, et quelles boissons ! Et ces habitudes ne sont pas particulières à cette catégorie de travailleurs. Du port, elle a gagné tous les ouvriers de la grande ville. « Dans un atelier de cent cinquante ouvriers, le patron n'en connaît que cinq qu'il puisse envoyer en ville avec sécurité. Dans un autre établissement, sur deux cents ouvriers, il en est quinze de relativement sobres ». Dans les familles, on donne de l'eau-de-vie même aux nourrissons.

Les cabarets. — Un député, M. Goujon, a le courage, dans un journal, de s'attaquer à l'alcoolisme et à la toute-puissante corporation des cabaretiers. Il demande la limitation du nombre des débits :

« Ce qui est surtout la cause de l'ivrognerie, dit-il, c'est l'occasion. L'occasion ? mais elle saisit l'ouvrier au sortir même de l'atelier. Il est forcé, qu'il le veuille ou non de passer devant cent assommoirs, avant d'arriver, pour souper, au logis. Certains débitants ne se font pas scrupule d'aller recueillir le client aux portes de l'usine. Le travailleur qui a trimé toute la sainte journée, n'a pas toujours l'énergie de résister. Il entre chez le père Colombe, où, sans même s'asseoir, il absorbe, coup sur coup, plusieurs « apéritifs » qui lui coupent l'appétit et lui brisent le cerveau »

HYGIÈNE

L'air de la Nuit

J'ai entendu bien des gens dire, dans nos contrées surtout, que l'air de la nuit est malsain, et que par conséquent il faut tenir les fenêtres fermées la nuit afin que l'air n'entre pas. Arrêtons-nous un moment sur cette question.

Il est vrai que l'air de la nuit n'est pas tout à fait aussi sec et aussi sain que l'air d'un beau jour clair ; mais il faut aussi nous rappeler de combien d'air nous avons besoin pendant une nuit et que l'air vicié, ou qui a été respiré une fois est de beaucoup plus mauvais que n'importe quel air de la nuit.

Une personne a besoin d'environ 85 mc. par heure. Supposez que nous ayons une chambre à coucher qui ait 4 m. 60 de long, 3 m. 10 de large et 3 m. de haut. Cette chambre contiendrait 42 mc. 500 d'air. Une telle chambre serait considérée généralement comme insuffisamment grande pour contenir deux personnes. Or deux personnes emploieraient ou contamineraient ces 42 mc. 500 d'air en 15 minutes. Que devront-elles respirer après cela ?

Il faudra ou bien qu'elles reinsufflent l'air contaminé de la chambre, ou bien qu'elles se procurent de l'air de l'extérieur. Une personne d'âge mûr a besoin tout au moins de sept heures de repos par 24 heures. On voit donc que quand deux personnes dorment dans une chambre qui ne renferme que 42 mc. 500 d'air il leur faut une ventilation suffisante pour leur procurer 1147 mc. 500 d'air pur, sans quoi elles seraient réduites à respirer le même air pendant 6 heures 45 minutes et à priver le sang de l'oxygène dont il a besoin. Comme il nous est impossible d'emmagasiner pendant le jour l'air dont nous avons besoin pendant la nuit, il nous faut employer le meilleur air de la nuit que nous pouvons nous procurer et nous le trouverons non pas dans une chambre bien fermée, mais dehors. Si donc vous désirez avoir le meilleur air possible à respirer pendant la nuit, ouvrez vos fenêtres avant d'aller vous coucher et laissez-les ouvertes pendant toute la nuit, vous ne tarderez pas à apprécier les bons effets de l'air que la Providence a si gracieusement mis à notre portée.

Le Vulgarisateur.

Croyez-moi, chers enfants, aimez l'eau, adorez l'eau, prodiguez l'eau à votre petite personne. Vous arrosez votre rosier, arrosez-vous vous-mêmes ; les roses de vos joues ont besoin d'eau comme les siennes.

COMMENT RECONNAITRE

LA PROFESSION D'UN IVROGNE

Vous distinguerez aisément la profession d'un ivrogne si l'on vous en parle en termes exacts.

- D'un machiniste on dira : il est en train.
- D'un soldat : il a son plumet.
- D'un voyageur : il est parti.
- D'un coiffeur : il a mal aux cheveux.
- D'un peintre : il est teinté.
- D'un paysan : il a un coup de soleil.
- D'un gazier : il est allumé.
- D'un épicière : il est poivré.
- D'un conducteur d'omnibus : il est complet.
- D'un armurier : il est rond comme une balle.
- D'un caissier : il a son compte.
- D'un artiller : il est blindé.
- D'un pompier : il a un coup de feu.
- D'un charcutier : il est plein comme un...
- D'un avocat : il est attendri.
- D'un poète : il est ému.
- D'un pêcheur : il est plein comme une huitre.
- D'un peintre décorateur : il est gris.
- D'un lampiste : il est émêché.

Le Gérant : E. AUSSÉNAC.

Mazamet. — Imprimerie E. Gatimel.

Plus tard, au régiment, on me qualifia encore de « vieux » pour la même raison, ce qui me fit rager intérieurement sans me corriger davantage.

L'habitude était alors devenue passion. Il m'arriva plus d'une fois de vendre ma ration de pain pour satisfaire à ses exigences égoïstes. Je me privais pour elle du nécessaire, car chacun sait bien que « le militaire n'est pas riche » soit qu'il serve en France ou en Autriche.

Néanmoins mon goût prononcé pour le tabac put se développer assez librement tant que je fus sous les drapeaux, mais il n'en fut pas de même quand je fus rendu à la vie civile. J'eus alors à compter de nouveau avec les convenances du monde et je maudis plus d'une fois le jour où l'on m'avait vu hésitant, respirer la première pincée de cette poudre âcre et noirâtre.

Que de fois j'ai broyé sous le talon tabatière et tabac avant de me rendre à une soirée où j'étais convié, jurant, comme Annibal enfant dans les temples de Carthage, une haine éternelle, non pas aux Romains, mais aux produits de la régie. Hélas ! le lendemain, de très bon matin, je me glissais furtivement, comme un contrebandier, dans le premier débit ouvert et je renouvelais la provision que j'avais détruite la veille.

Les paroles historiques adressées par saint Remy au premier roi de France Clovis, lors de la cérémonie de son baptême à Reims, me revenaient alors à la mémoire et piteusement je me disais en les parodiant :

Courbe la tête piètre Sicambre !
Et adore ce que tu as brûlé.

J'essayai pourtant encore une fois de rompre sérieusement avec le tyran dont j'étais devenu l'esclave complaisant ; je pris cette détermination, il m'en souvient, quelques heures avant mon premier mariage. Mais si j'avais pu résister pour un temps à l'alcool et rester abstinant pendant près de deux semaines, il n'en fut pas de même avec le tabac, je fus vaincu dès le matin du troisième jour.

Celui-ci aurait-il plus d'empire que l'alcool sur l'homme ? Je ne sais ! J'écris en toute sincérité ce que j'ai éprouvé sans vouloir trancher la question, seulement ce que je puis ajouter, c'est que si j'ai souvent hésité pour l'emploi de mes derniers dix centimes, l'hésitation ne fut jamais de longue durée, la seconde passion l'emporta toujours sur la première.

Il va sans dire que je prenais l'herbe de Tabago sous toutes ses formes, prise, fumée et, hélas ! je le confesse en toute humilité, mâchée quelquefois, sous prétexte de

calmer un violent mal aux dents dont je ne souffrais nullement.

Depuis l'insuccès de ma dernière lutte je n'essayai plus de recouvrer mon indépendance, je me résignai à subir le vasselage humiliant du maître despotique que je m'étais donné.

Je continuai donc à priser sans contrainte, augmentant progressivement ma consommation journalière au fur et à mesure que j'avancé en âge. Cette poudre néfaste était devenue pour moi un objet de première nécessité. Lorsque j'en étais privé je devenais morose, taciturne, de méchante humeur, j'avais comme une sorte de vertige, mon cerveau se troublait. J'étais incapable de concevoir une idée nette, de me livrer à un travail quelconque si je n'avais le nez bourré de tabac. Ma tabatière était devenue une compagne fidèle dont je ne me séparais jamais pendant le jour ; la nuit même elle avait sa place marquée sous mon oreiller.

A Saint-Louis du Sénégal, je fus dépouillé par les noirs de plusieurs objets de première nécessité, entre autres de ma provision de tabac français. Je dus en conséquence me contenter du tabac dont on fait usage dans la colonie, bien moins bon assurément que le nôtre et celui-ci même me fit défaut quand je fus arrivé à Kayes. Aussi cette privation brusque, eut-elle de fâcheuses

conséquences pour moi ; elle provoqua une irritation de caractère qui me fut extrêmement préjudiciable et qui était d'autant plus violente que je compensais le manque de tabac par une absorption plus grande d'alcool.

Plus tard, à l'hôpital de Bordeaux, quand j'entraî en convalescence, je sentis renaître le besoin absolu, maladif de priser, besoin qui avait disparu pendant la durée de la maladie. J'étais sans ressources, loin des miens qui ignoraient mon retour en France, comment pourrai-je satisfaire les exigences de ma vieille habitude, dont le réveil était pour moi le précieux indice d'un prompt retour à la santé ?

J'étais devenu comme on le sait le n° 38, un camarade me séparait de Nicolas l'infirmer, qui occupait dans le même rang que moi et à l'extrémité le lit n° 40. Cet heureux mortel aspirait en gourmet des prises d'excellent tabac parfumé à la fève, dont les émanations aromatiques arrivaient jusqu'à moi, sans que l'égoïste eût jamais l'idée de me tendre sa tabatière, ce qui se fait généralement partout. Ce manque absolu d'égards équivalait pour moi au crime de l'ex-confraternité et me détermina à forcer cet homme inhumain à payer un tribut à ma détresse.

J'avais remarqué qu'il disparaissait silencieusement chaque soir après huit heures ;

je profitai donc de son absence pour assouvir l'ardente envie de priser que je ressentais. Comme notre carré était éloigné de la lampe-veilleuse et par conséquent plongé dans l'obscurité, je me levais et j'allais en rampant sur le parquet froid et ciré de la salle, en simple toilette nocturne, contournant avec précaution le lit de mon voisin de gauche, puiser, sans scrupule, dans la provision de tabac que recéait la table de nuit de l'avare garçon. Il m'arriva plus d'une fois d'éternuer bruyamment et à différentes reprises, en regagnant ma couche dans laquelle je m'empressais de me glisser, crainte d'être surpris.

Comme on le voit, j'avais parcouru la terre et l'onde, jusqu'à l'âge de cinquante ans, soumis au double esclavage de l'alcool et du tabac, lorsque le vingt-deux février 1891, je brisai avec l'aide de Dieu, la chaîne qui me retenait attaché à la première de ces passions.

Je n'avais pas compris, tellement ma joie avait été grande dans ce jour heureux, qu'il me restait encore une victoire à remporter afin d'être entièrement libre; je continuais à demeurer intempérant de tabac alors que j'étais devenu abstinent de toute boisson alcoolique. Mais je touchais au moment de ma délivrance.

Le vendredi vingt-deux mai de la même année, à neuf heures et demie du soir,

trois mois après ma conversion, je sortais de la salle des Conférences Evangéliques de l'avenue de Saxe, quand un ami chrétien me remit, pour le lire, un numéro du journal « L'Echo de la Vérité ».

Avant de rentrer à mon domicile je renouvelai ma provision de tabac et j'arrivai joyeusement à la maison, évitant avec soin de troubler le sommeil de ma compagne et de mon fils qui pouvaient maintenant reposer sans inquiétude pour le lendemain.

Comme la température s'était sensiblement refroidie ce soir-là, ma chère femme avait conservé un peu de feu dans le fourneau en me recommandant de l'activer à ma rentrée, si je voulais veiller, ce que je fis.

Peu après avoir monté la mèche de la lampe pour obtenir plus de clarté, je disposai en gourmet sur la table devant moi, mon journal et ma tabatière pleine jusqu'aux bords de poudre fraîche et odorante, me promettant d'en aspirer une maîtresse prise après avoir lu la première nouvelle qui se présenterait à mes yeux. Dix heures sonnaient en ce moment à l'horloge de l'église Saint-Pothin.

J'ouvris le journal et je lus sous le titre de : « Exemple à imiter », le fait suivant, que je transcrivis de mémoire :

« John, le mineur, assistait à une réunion ayant pour but de faire appel à la charité des chrétiens pour l'extension des missions dans le centre de l'Afrique. La prédication

terminée, il baissa tristement la tête en songeant qu'il ne pouvait pas seulement donner un penny à la cause de Dieu; le peu qu'il gagnait ne suffisait qu'avec peine à l'entretien de ses quatre enfants, malgré la sage économie de sa chère Jenny.

« Sa main, enfouie dans sa poche, essayait néanmoins de découvrir quelque modeste pièce de monnaie, mais il en sonna en vain la profondeur. Rien, disait-il ! Rien ! Quand la rencontre d'un objet bien connu suspendit ses recherches, c'était sa vieille pipe, compagne indispensable, que ses doigts venaient de toucher. Il la prit, la regarda longuement, réfléchit ensuite pendant quelques secondes et il se dit : Si je ne fumais pas à partir d'aujourd'hui, je pourrais bientôt donner au révérend Clarke, l'argent que je dépense pour l'achat de mon tabac : Moi aussi, ajouta-t-il, je voudrais bien faire connaître et aimer le Seigneur Jésus à mes frères noirs. Et il s'en fut tout songeur.

« Le mois suivant John, qui avait brisé sa pipe, apportait tout joyeux son offrande au missionnaire étonné, qui lui demanda comment il avait pu, avec ses charges de famille, économiser la petite somme qu'il lui remettait, et l'heureux mineur raconta ce qui précède. »

J'avais fini de lire. « Je veux imiter cet homme de cœur, me dis-je; Dieu sera avec moi comme il a été avec lui et me donnera la même force qu'il lui a donné ».

Alors je pris ma tabatière et je l'ouvris, je contemplai l'objet de ma passion pendant quelques instants; je me dirigeai ensuite sans bruit vers le fourneau, j'enlevai la rondelle qui recouvrait le foyer et je répandis sur les charbons ardents la poudre noirâtre que j'entendis crépiter comme le bouquet d'un feu d'artifice, projetant çà et là quelques petites flammes bleuâtres. Bientôt tout retomba dans le silence.

Je m'agenouillai alors aux pieds de mon lit et je priai avec foi. Quand je me relevai je sentis que j'avais, avec l'aide de Dieu, brisé ma deuxième chaîne d'esclavage. Cette fois j'étais véritablement libre.

Comme je l'ai dit plus haut il y a six ans de cela.

J'ai fait depuis ce jour une petite addition à ma prière ordinaire du matin. Lorsque j'arrive à cette phrase : « Mon Dieu je renouvelle à tes pieds mon engagement d'abstinence totale, donne-moi pour l'alcool autant de répulsion que j'eus autrefois de passion », j'ajoute ces mots : « Et pour le tabac aussi ».

Il nous est dit qu'à chaque jour suffit sa peine, après avoir reçu la force dont j'ai besoin pour la journée qui commence, je laisse à notre bon Père céleste le soin de me garder le lendemain et, il l'a toujours fidèlement fait jusqu'à ce jour.

A Lui seul en revient toute la gloire.

H. LOISEAU.

FIN

ÉCOLE PROFESSIONNELLE FABRE à AIX (BOUCHES-DU-RHÔNE)

ONZE RÉCOMPENSES OBTENUES A DIVERSES EXPOSITIONS
DOUBLE MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE MONTPELLIER

Préparation aux Écoles d'Arts et Métiers, à l'École Centrale, à la Marine, aux Mines, etc. — Enseignement secondaire. — Baccalauréats (Cours du lycée facultatifs).

SOINS MATÉRIELS ET MORaux NE LAISSANT RIEN A DESIRER

S'adresser à M. Albert FABRE, licencié ès-sciences mathématiques, directeur

IMPRIMERIE & LIBRAIRIE NOUVELLE

MAISON FONDÉE EN 1853

E. GATIMEL, à MAZAMET (Tarn)

Travaux de Commerce et d'Administration, Affiches, Journaux, Livres, Brochures, Catalogues, Registres, Têtes de Lettres, Factures, Enveloppes, Mandats, Cartes de Visite, d'Adresse, Cartes et Lettres de faire part, etc., etc. — Prix des plus modérés.

Envoi de spécimens et prix sur demande.

Excellent Thé

à 5 fr. la livre.

S'adresser à M. BIKSEL,

10, Rue Lanterne,

à LYON.

PUBLICATIONS RECOMMANDÉES

La Tribune Indépendante, organe intéressant et varié de la LIGUE JURASSIENNE CONTRE L'ALCOOLISME.

Abonnement 1 fr. par an.

TRAMELAN (Suisse).

EN VENTE AU BUREAU DU JOURNAL

Les Dangers de l'Alcoolisme, par Albin LAFONT. — Prix..... 0,50
A partir de 10 exemp. pris à la fois. 0,20

Les Dangers du Tabac, par Albin LAFONT. — Prix..... 0,25
A partir de 10 exemp. pris à la fois. 0,10

Primes de LA SENTINELLE

Les bénéfices réalisés sur ces primes sont employés à étendre l'action du Journal. — Adresser les demandes à M. A USSENAC-BENEZECH administrateur, à Mazamet (Tarn).

THÉS DE « LA SENTINELLE »

Égales aux meilleures qualités qui se trouvent à l'étranger

Expédition franco à partir de 1 kilog.

	PAQUET de 100 gr.	PAQUET de 250 gr.	PAQUET de 500 gr.	COLIS de 2 k.500
Mélange d'amateur.....	1 10	2 60	5 »	23 »
Mélange nectar.....	1 75	4 25	8 »	36 »

Pour recevoir ces Thés franco, ajouter : pour 100 gr. 0 fr. 15, pour 250 gr. 0 fr. 30, pour 500 gr. 0 fr. 60.

BOITE À THÉ Métal, façon chiuoise, pour 500 g. 1 fr. 25, pour 250 g. 1 fr.

POUDRE ET ÉLIXIR DENTIFRICES

De « La Sentinelle »

SUPÉRIEURS A TOUS LES PRODUITS SIMILAIRES

Prix pour nos lecteurs : au lieu de 1 fr. 75, la boîte... 1 fr. 25
le flacon... 1 fr. 25

Pour recevoir la boîte ou le flacon franco, ajouter 25 centimes

Ces dentifrices, renfermés dans une jolie boîte en bois, fermant hermétiquement, et dans un élégant flacon bouché à l'émeri, sont fabriqués pour la Sentinelle, par un spécialiste des plus compétents et très sérieux, qui est arrivé, après de longues et patientes recherches, à obtenir des produits de qualité absolument supérieure.

La poudre blanchit très vite, par un usage quotidien, les dents même les plus noires, sans nuire en quoi que ce soit à l'émail ou aux gencives. Elle existe parfumée à la rose ou à la menthe. L'élixir, excellent pour les usages ordinaires concernant la propreté de la bouche, est, en outre, spécialement recommandé aux personnes qui souffrent des dents, pour prévenir cette affection si douloureuse et même pour la guérir souvent instantanément.

Nous pouvons fournir également au prix de 1 fr. 25 une Brosse à dents de qualité supérieure et d'un modèle spécial. (Indiquer si on la désire douce, moyenne ou dure.)

Envoi franco au-dessus de trois objets au choix

RÉCHAUDS, GAZ PORTATIF ET INSTANTANÉ

Produisant eux-mêmes, par leur fonctionnement, le gaz nécessaire à leur consommation.

Ces Réchauds offrent les mêmes avantages que les Réchauds ordinaires à gaz de houille et dépensent beaucoup moins. Ils n'ont ni mèche, ni liquide, ni odeur, ils sont toujours propres et ne présentent absolument aucun danger, le réservoir qui alimente la formation du gaz étant relié au réchaud par un mince tube de cuivre de 2 millim. qui permet de l'éloigner autant qu'on veut.

La gaz est produit par la vaporisation de l'essence de pétrole qu'on trouve partout. Cette opération se fait naturellement par la chaleur acquise à une certaine pièce du Réchaud durant son fonctionnement.

La dépense n'est en moyenne que de 5 centimes par heure et la puissance calorifique réglable à volonté, est, telle qu'elle suffit à mettre en ébullition un litre d'eau en cinq minutes.

Ces Réchauds peuvent être instantanément installés partout, ne tenant pas plus de place que les réchauds à pétrole et n'ayant aucun de leurs inconvénients, saleté, odeur, danger d'explosion, etc.

Fourneau de poche, diamètre 0m15, ouvert, prix..... 10 fr.

Réchaud n°2, diamètre, 0,18 prix..... 15 »

Réchaud n°4, diamètre, 0,25 prix..... 18 »

Cuisinière à 2 réchauds, rampe cuivre sur le devant 0m60, 0m80, prix..... 35 »



Potager à 3 feux

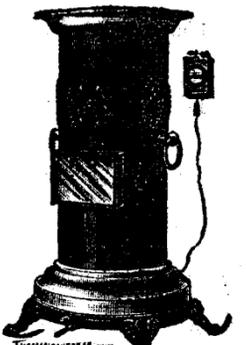
Le réchaud n° 4 (prix 18 fr.), est le plus avantageux pour les ménages. C'est celui sur lequel s'adapte un très joli calorifère qui suffit à chauffer rapidement une chambre de moyenne grandeur sans aucun inconvénient de fumée, poussière, etc.

Pour recevoir franco les Réchauds n°s 2 et 4, ainsi que le chalumeau, ajouter 0,60. La cuisinière, le potager et le calorifère, dont le poids varie entre 10 et 15 k., seront expédiés en port dû, le prix de l'emballage du potager est de 1 fr. et celui du calorifère de 2 fr.

Potager à 3 réchauds et 1 grilloir (fourneau) à feu dessus et dessous, 0m65/0m30, prix. 50 fr.
Calorifère s'adaptant au réchaud n°4, prix 17 »
Chalumeau pour forger tremper, souder, braser, prix..... 18 »



Réchaud No 4.



Calorifère.